Modèles linguistiques

53 | 2006

La préposition en français (I). Philologie et linguistique diachronique (domaine anglais)

Marguerite-Marie Dubois : Fragments d'une vie de philologue

Interview par Modèles linguistiques

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/559>

DOI : 10.4000/ml.559

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 166-190

Référence électronique

« Marguerite-Marie Dubois : Fragments d'une vie de philologue », *Modèles linguistiques* [En ligne], 53 | 2006, mis en ligne le 01 février 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.559>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

Marguerite-Marie Dubois : Fragments d'une vie de philologue

Interview par Modèles linguistiques

ML. Vous êtes angliciste médiéviste, mais, aux yeux de tous, vous êtes avant tout « philologue », et ne vous en défendez pas. Est-ce vraiment une vocation ?

MMD. Oui et non ... D'une part, *non*, parce que, dans ma famille et à mon époque, les femmes ne travaillaient pas. Voilà pourquoi, après mon bac — j'ai passé la première partie à 15 ans — j'ai fait des études supérieures, non pas dans l'intention d'obtenir des diplômes d'enseignement, mais pour le seul plaisir d'apprendre. D'autre part, *oui*, parce que mon père, fonctionnaire des Finances, avait entretenu sa culture d'humaniste ; il possédait le grec et le latin comme le français et, à huit ans, il me parlait latin, plus tard grec, ce qui m'enchantait. Je rêvais d'approfondir les langues classiques et de m'initier aux langues indo-européennes, ainsi qu'à leurs littératures et à leurs civilisations.

ML. Pourtant vous êtes devenue angliciste.

MMD. Ce n'était pas à l'origine mon intention. Je souhaitais obtenir la licence d'anglais, à raison d'un certificat par an, parce que cette langue était indispensable, comme l'allemand, pour la recherche. Mais je m'attachais essentiellement à l'Antiquité. A l'Institut Catholique, aux Hautes Etudes, au Collège de France, à la Sorbonne, j'assistais de conserve à des cours multiples. En tant qu'auditrice libre, j'ai suivi les leçons de Benveniste, Minard, Dumézil, Marouzeau, Carcopino, Bachelard, Jolivet, de Mossé et de Huchon — je cite en vrac. J'ai fini par connaître assez bien le sanskrit et le hittite, un peu de tokharien et un brin de tzigane, pas mal de gotique, de scandinave, de vieux-haut-allemand, et, par la force du hasard, beaucoup d'anglais ancien.

ML. Mais c'est énorme ! Combien de temps vous a-t-il fallu pour acquérir ce bagage ?

MMD. D'abord, entre novembre 1933 et novembre 1937, j'ai tout mené de front. En quatre ans, il est possible d'obtenir un éventail d'acquisitions solides dans des langues comparées. A partir de 1938, sans rien abandonner par ailleurs, je me suis perfectionnée auprès du professeur Huchon jusqu'à la guerre et l'exode. Il a fallu partir. Mais, dès mon retour à Paris, j'ai retrouvé le rythme des conférences. Après janvier 1943, j'ai cessé de suivre les cours de Mossé. Cependant, j'ai assisté, sans discontinuer jusqu'en 1948, à ceux de Minard et de Jolivet.

ML. De Jolivet, le germaniste ? Peut-être aussi de Jean Fourquet, le professeur de linguistique allemande ?

MMD. Non, je n'ai pas fréquenté les cours de Fourquet ; je ne l'ai connu qu'en tant qu'éditeur de Tesnière, c'est-à-dire par ses travaux et sa réputation, donc favorablement. Je sais que tous s'accordaient à lui trouver mauvais caractère. Mais jamais je n'ai entendu quelqu'un, durant la vie de cet homme qui mourut largement centenaire (1899-2001), l'accuser d'envie et d'amertume. Seul à ma connaissance, André Crépin explique l'antipathie de Fourquet pour Fernand Mossé par une série d'hypothèses, d'ailleurs non étayées, qui présentent Fourquet comme un petit esprit, d'une mesquinerie rare. Qu'en pensez-vous, vous qui avez dû le connaître ?¹

ML. J'ai connu Fourquet dans un cadre différent de l'enseignement à proprement parler. Peut-être avait-il « mauvais caractère », mais je n'ai jamais eu l'occasion de le constater. Mesquin, envieux, amer ? Il a été au contraire, avec moi, compréhensif, tolérant et généreux. C'est grâce à son intervention qu'en 1960 j'ai pu inscrire mon premier sujet de thèse. A l'époque, les sujets de linguistique, du moins pour l'anglais, devaient être agréés par un triumvirat : Culioli-Fourquet-Martinet. En ce qui me concerne, le « petit esprit » — très petit — a été Martinet. Frais débarqué des Etats-Unis et auteur d'un petit livre à succès, il tenait, plein de morgue, le haut du pavé. Il refusa longtemps l'expression « système verbo-temporel » qui figurait dans le titre que je proposais. Le « temps », qui lui rappelait sans doute *Temps et verbe* de Guillaume, qu'il avait en horreur, lui restait en travers du gosier. J'ai tenu bon. Des mois. Fourquet a dû se battre pour lui faire accepter à la fois le titre et le point de vue théorique que je défendais. Puisqu'en ce moment c'est vous qui m'interviewez, permettez-moi d'ajouter qu'il y a quelques années, j'ai eu le malin plaisir, en guise de remerciement un peu tardif, de dédier « à Monsieur Jean Fourquet » un article sur... le temps, intitulé « Comme le temps passe ! ». Il avait passé, en effet — près de 40 ans. En 1964, c'était toujours Fourquet qui, avec Wagner, avait parrainé mon entrée à la Société de Linguistique de Paris. C'est en définitive à Fourquet que je dois d'avoir fait la carrière que je souhaitais faire, et comme je l'entendais. Vous comprenez donc pourquoi je m'inscris vigoureusement en faux contre les insinuations de Crépin.

Mais revenons à vous. Vous avez acquis une formation multiple.

MMD. Multiple, oui, et relativement longue. En gros, disons quinze ans d'études dans de nombreux domaines, convergents et complémentaires.

ML. Si je comprends bien, vous n'avez jamais cessé de vous instruire, même en enseignant à la Sorbonne dès 41 ?

MMD. En effet... Vous avez parlé de « philologie » : c'était ma voie. Je n'étais pas linguiste — pas « synchroniste » si je puis m'exprimer ainsi — bien que je n'aie jamais été fermée à ce point de vue, que je considérais comme fort intéressant. Mais ce n'était pas le mien.

ML. Pourtant, certains de vos maîtres apparaissent comme des linguistes.

MMD. Aujourd'hui peut-être ; ce n'était pas le cas à l'époque... Le latiniste Jules Marouzeau², seul, s'était affiché courageusement, dès 1921, en intitulant un important volume *La Linguistique ou science du langage*, ce qui n'empêchait pas sa revue de s'appeler *l'Année philologique*. Mais, au moment où j'accédais aux études supérieures, en 1933, Charles Bruneau refondait la *Grammaire historique de la langue française* de Ferdinand Brunot³ ; Pierre Chantraine⁴ avouait publiquement sa « passion pour les mots », ce qui devait faire de lui le plus sensationnel étymologiste de la langue grecque ; et, en 1935,

Benveniste⁵ publiait *l'Origine de la formation des noms en indo-européen*. Leurs divers postes affichaient tous la mention « philologie ».

ML. Vous avez raison : le CNRS n'a été fondé qu'en 1939. Lors d'une de ses réunions, le 13 octobre 1944, son directeur, Frédéric Joliot-Curie, a tenté d'imposer le double titre « Philologie et Linguistique » à une assemblée de vingt érudits — parmi lesquels figuraient Bruneau, Chantraine et Mossé, que vous avez cités. Et pourtant, après 1945, la philologie et l'histoire littéraire n'avaient pas lâché un pouce de terrain, bien que tout ait été fait pour séparer la « connaissance du passé », c'est-à-dire la philologie, de la « connaissance du présent », c'est-à-dire la linguistique.

MMD. De nos jours, on n'entend plus parler de philologie, mais les seigneurs de son règne sont toujours considérés comme philologues. L'édition de 2005 du *Who's Who des Disparus du XX^e Siècle* les qualifie d'« historiens de la langue », ce qu'ils étaient d'ailleurs. Lorsque j'ai commencé mes études supérieures, inévitablement orientées vers cette sacro-sainte philologie, j'ignorais l'ampleur du combat entre les deux disciplines. J'ai suivi le mouvement souverain, en toute innocence, sans prévoir les difficultés que ce choix allait entraîner pour moi !

ML. Vous auriez été au courant des conflits si vous aviez fréquenté Albert Dauzat⁶, linguiste pur-sang, victime du linguiste dominant, Mario Roques⁷, dont il était devenu la tête de turc. Malgré sa patience et sa modestie foncières, il en éprouvait de l'amertume.

MMD. Je n'ai pas connu Dauzat aux Hautes Etudes où il a, je crois, commencé et terminé sa carrière en France. Je l'ai rencontré beaucoup plus tard, vers 1950, chez Larousse, qui nous éditait l'un et l'autre, mais les potins de l'Université ne pénétraient pas chez l'éditeur. J'étais persuadée que le genre d'agression dont je souffrais était l'apanage de l'Institut d'anglais.

ML. Que non ! Le « pouvoir absolu des gérantes » s'étendait à tous les bords. Même Benveniste, de valeur archi-reconnue, avait été écarté de la fameuse Commission de 1944. En bon historien du CNRS, Jean-Claude Chevalier a dévoilé « la passion des universitaires pour ce genre de débats qui configure les rapports de force » (p. 22)⁸. Il a révélé les « savantes manœuvres [...] qui entrelacent perspectives scientifiques et choix des personnes » (loc. cit.). De nos jours, la lumière est faite ! J'imagine que votre propre sort a tenu à l'une de ces stratégies occultes... Au fait, m'expliquerez-vous par quel mystère l'étudiante en philologie que vous étiez à la Sorbonne en novembre 33 est devenue enseignante en philologie à ladite Sorbonne en janvier 41 ?

MMD. Volontiers. Je ne suis pas mécontente d'éclaircir la situation, tant les incompréhensions et les malentendus se sont succédé sur mon compte après la disparition des témoins et des contemporains. J'ai beaucoup pâti de jugements injustes et d'accusations infondées. Évidemment, j'ai traité ces rumeurs par le mépris ; elles n'atteignaient que ma personne. Mais, aujourd'hui, une nouvelle controverse m'oblige à sortir de ma réserve. Après plus de soixante ans de silence, je parle.

ML. Je vous écoute.

MMD. En novembre 1933, bien que ne souhaitant pas me présenter au certificat de philologie anglaise à la fin de l'année universitaire (en 34, j'ai passé « littérature anglaise »), j'ai commencé à assister au cours de René Huchon⁹. Je savais que, depuis 1927, il était titulaire de la première chaire créée en France pour cette spécialité, et j'étais pleine d'enthousiasme. Le premier contact m'a quelque peu refroidie. Dès l'abord, Huchon m'a paru très sévère, très froid, très exigeant, très redoutable ; et, de fait, il terrorisait tout le monde. Mais quel érudit et quel enseignant ! J'admirais son

sens pédagogique. Il savait nous familiariser à la fois avec l'indo-européen (reconstitué), le germanique (commun), le vieil- et le moyen-anglais, en faisant appel à nos connaissances de latin et de grec, car nous étions presque tous de formation classique.

ML. Ce n'est plus le cas aujourd'hui !

MMD. Au long de l'Histoire, rien n'est comparable... Huchon parlait de façon mesurée, claire, simple, concise ; il ne refusait pas de répéter, d'élucider. Jamais il ne manifestait d'impatience, jamais non plus de satisfaction. Il estimait normaux l'attention, l'effort, le bon vouloir, la réussite des étudiants, qu'il interrogeait au hasard, comme dans le Secondaire, et qui devaient pouvoir répondre à n'importe quelle question. Les fainéants, les incapables et les fumistes perdaient vite l'envie d'entrer dans son amphithéâtre.

ML. Mais c'était la terreur !

MMD. Non. Tout juste la discipline... Huchon a remarqué très vite que je possédais une certaine culture et, sans m'en parler, il s'est renseigné sur mon « cas », à la Sorbonne comme à l'Institut Catholique (je l'ai su, des années plus tard, par mes maîtres de la Catho qui étaient devenus des amis). Puisqu'il n'en faisait pas état, ce n'était pas gênant ! Je pris l'habitude d'aider mes camarades dans l'indispensable préparation hebdomadaire, et mes notes personnelles circulaient partout. J'étais passionnée par l'apprentissage théorique, comme par la traduction des textes. Je me rappelle le premier poème de notre programme : *Cynewulfs Elene (Kreuzauffindung), mit Einleitung, Glossar, Anmerkungen und der Lateinische Quelle*, édité par F. Holthausen à Heidelberg en 1914. Tout était en allemand ; il ne s'agissait pas d'être analphabète, ni bête tout court.

ML. Tout le monde pouvait-il s'en sortir ?

MMD. Non. Et ceux qui achoppaient abandonnaient vite. Il y avait, en proportion, beaucoup moins d'échecs, générateurs de conséquences graves, qu'à l'heure actuelle, car il était impensable de piétiner et de perdre son temps.

J'obtins tous mes certificats de licence avant d'avoir celui de philologie que je peaufinaï par plaisir et présentai en dernier lieu, c'est-à-dire en juillet 1937. Huchon me conseilla alors de faire un mémoire de DES sur la langue et le style dans les *Homélies* d'Ælfric. Ses conseils étaient toujours des ordres. Il ne s'embarrassait pas des « desiderata » de l'étudiant, et il fixait le sujet de recherche, après avoir écarté, sans aucune violence, mais sans aucune considération, les propositions qui pouvaient lui être faites.

ML. C'était un despote !

MMD. Pas du tout. Il n'usait jamais de contrainte. Il réfléchissait extrêmement vite pour aboutir à une décision, excellente, la meilleure à coup sûr. Aussitôt, il exposait son point de vue, en laissant le candidat virtuellement libre, mais en refusant toute autre proposition. On acceptait tout de suite, ou on se retirait. Intéressée, j'acceptai. Étonnamment, Huchon décida : « Puisque votre travail écrit sera entièrement consacré à l'anglo-saxon (c'était ainsi qu'on désignait alors le vieil-anglais), votre oral ne portera que sur le moyen-anglais. J'aménagerai votre programme en conséquence ». Ce qui fut fait, et je respectai ses indications, très précises et indiscutables.

ML. Ce mémoire, c'était une nouveauté pour vous. Il vous a aidée ?

MMD. Aidée ? Pour ainsi dire, non. Dirigée ? Très peu. Contrôlée, plutôt. Il m'a demandé d'abord un plan d'ensemble, puis dix fiches remplies pour apprécier dix sortes d'investigations et, après quelques mois, un rapport sur l'état des travaux. J'ai obéi scrupuleusement. Il s'est montré satisfait, en ce sens qu'il m'a chaque fois rendu en silence, sans aucune correction ni suggestion, les feuillets que je lui avais remis.

ML. Il ne faisait jamais de compliments ?

MMD. L'absence de critique était le compliment suprême... En juillet 1938, je présentai mon mémoire, dactylographié par moi, avec les caractères spéciaux que j'avais pu faire monter sur ma machine à écrire — une innovation — et je fus admise à l'oral. Là, surprise !... Je revois encore la scène. D'emblée, Huchon, qui trône dans son bureau de la rue de l'Ecole de Médecine, me tend un volume assez récent de la *Early English Text Society* : “*The Exeter Book*”, dans l'édition de Krapp et Dobbie. Et il l'ouvre à une page déjà marquée. Il s'agit de *Riddle* 5. « Préparez les quatre premiers vers », me dit-il. Je sursaute. Du vieil-anglais ? Un texte que je n'ai jamais vu ? J'ose objecter : « Monsieur, vous m'avez donné du moyen-anglais pour... ». Il m'interrompt : « Vous analysez convenablement la prose anglo-saxonne ; je voudrais voir ce que vous pouvez faire en poésie ». A nouveau je bredouille : « Je ne connais pas les *Enigmes* ». — « Je sais. Vous ferez connaissance. Allez ! ». Impossible de fuir. J'affronte. A première vue, je ne comprends que quelques mots. Sans dictionnaire, je suis désespérée. Je m'affole. Au bout de dix minutes, il m'appelle. Je prends place et j'avoue : « Monsieur, je ne peux analyser que quelques termes. Le sens est très incertain. En fait, je suis incapable ». Il remonte ironiquement le coin gauche de sa moustache : « Eh bien, tenez-vous en à ce dont vous êtes capable ». J'explique au petit bonheur, d'une voix entrecoupée. Un trac horrible m'annihile. Je tente de commenter, en anglais. Dans mon émoi, j'emploie le mot “*tense*” pour “*time*”. A juste titre, il bondit. Je rectifie, avant qu'il ait eu le temps de fulminer, et je présente une piètre excuse : « Pardonnez-moi, je suis obsédée par le vocabulaire grammatical ». Il fronce le sourcil, qu'il a très épais et broussailleux : « Une bourde pareille s ! Ne comptez pas sur une mention ». Mais cette condamnation sans merci aboutit à l'effet inverse ; s'il refuse une mention, c'est qu'il n'envisage pas un échec. Mon tonus remonte. Je donne une version correcte qui, cette fois, lui fait lever le sourcil. Et j'entends : « Merci. Vous pouvez vous retirer ». Oh oui, je me retire. Et à jamais ! Réfugiée dans le jardin du Luxembourg, sans le moindre regret, je tourne la page.

En effet, depuis près de deux ans, je m'étais dirigée vers l'italien qui avait été ma seconde langue au certificat d'Etudes pratiques, et je fréquentais les cours de Bedarida, un professeur très humain qui m'avait donné des preuves de son intérêt.

ML. L'italien ? Et dans quel but ? Philologie, encore ?

MMD. Pas seulement ! Surtout « littératures modernes comparées ». J'avais pris goût à ce genre d'études auprès de Fernand Baldinsperger¹⁰, qui était le premier à aborder la matière et dont le prestige d'écrivain me séduisait tout autant que les lauriers de professeur. N'oubliez pas que j'écrivais moi-même, des plus modestement certes, mais j'avais le feu sacré, et je préférais l'éclectisme au pointillisme.

ML. Qu'arriva-t-il alors ?

MMD. L'inattendu ! L'incroyable !... Quelques jours plus tard, Huchon me convoquait, rue de l'Ecole de Médecine, dans son bureau directorial. Réunis au milieu de la cour, lieu de tous les conciliabules, mes camarades et moi nous livrions à des supputations sans fin. Que pouvait-il bien vouloir ? Mais nous étions loin d'avoir imaginé le scénario. J'entre : « Monsieur, vous m'avez fait demander ? » – « Oui, Mademoiselle. J'aimerais que vous prépariez le doctorat : la thèse principale sera en vieil-anglais, sous ma direction ; on verra plus tard en ce qui concerne la thèse complémentaire ». La stupéfaction me coupe la voix. « J'ai déterminé votre sujet ; vous étudierez la vie et l'œuvre d'Ælfric, oui, Ælfric que vous connaissez un peu ». Je retrouve mes esprits, et je proteste : « Mais je n'en suis pas capable ! » L'ombre du sourire qui s'esquissait sur les lèvres du maître s'évanouit. Son ton se fait tranchant : « Qui peut savoir si vous êtes

capable ? Vous ou moi ? ». J'admets : "C'est vous, Monsieur, mais j'ai d'autres objectifs : l'italien m'attire ». Il hausse les épaules : « L'italien ! Vous plaisantez ? Vous êtes classiciste, germaniste, et théologienne en plus : tout ce qu'il faut pour étudier le Moyen Age anglais, trop mal connu. Et vous êtes faite pour enseigner... dans le Supérieur, de toute évidence. Devenez adulte, cessez de papillonner, fixez-vous. Ce que je vous propose ne se refuse pas ».

Il se veut persuasif, mais l'idée de travailler des années sous sa férule me pousse à reculer. Je le respecte, je l'admire, mais je le redoute, et je ne me sens pas le courage nécessaire pour mener à terme une telle entreprise. J'élève une objection, de poids sans doute : « Je ne suis pas agrégée ». — « C'est loin d'être indispensable dans un domaine totalement négligé par le concours ».

ML. En effet. En 1938, l'agrégation préparait à l'enseignement secondaire ; le doctorat conduisait à l'enseignement supérieur. Je peux même vous dire que, six ans plus tard, en 1944, (vous étiez déjà docteur), Joliot-Curie, sans être hostile à l'agrégation, déclarait en propres termes : « Le concours atteste de vertus pédagogiques, mais il n'a pas grand-chose à voir avec un effort d'innovation scientifique »¹¹. L'attitude de Huchon n'était pas tellement surprenante, ni imprudente.

MMD. Je n'en doute pas. Huchon était l'honnêteté même ; il ne m'aurait pas causé de tort sciemment.

ML. C'est onze ans après, en 1949 seulement, que l'absence d'agrégation est devenue un réel handicap pour engager une carrière universitaire en France. Et même alors, rappelez-vous, d'éminentes personnalités portaient cette « tare ». Ni Albert Dauzat¹², ni Roland Barthes¹³, ni Algirdas-Julien Greimas¹⁴, n'étaient agrégés¹⁵.

MMD. C'est exact. Et, en 1967, je crois, deux autres célébrités, Pierre Guiraud et Bernard Quemada, qui n'avaient pas passé le concours — pas plus que Georges Matoré, du reste — et qui se heurtaient à d'innombrables obstacles, avaient rêvé de fonder une « Société des Non Agrégés »¹⁶. Que n'ont-ils réussi ! Je les aurais volontiers rejoints.

ML. On prétendait que leurs ennuis venaient de ce qu'en linguistique il n'y avait pas d'agrégation.

MMD. Il n'y en avait pas non plus en philologie. Le cas était le même... Heureusement, tous les « manitous » n'étaient pas hostiles aux non agrégés. En mars 1970, le directeur de l'UER d'anglais, l'américaniste Roger Asselineau, né en 1915 comme moi et, comme moi, attaché aux critères logiques, avait eu un échange de correspondance avec notre collègue Jean-Robert Simon, à propos de la candidature en langue médiévale de deux assistantes non agrégées, Yvonne Bridier et Odile Gardrat. Asselineau écrivait — Simon m'a communiqué le passage — que « l'absence d'agrégation ne constituait pas à ses yeux un empêchement dans les disciplines pour lesquelles l'agrégation n'apportait aucune garantie supplémentaire ». Le jugement était bon puisque, pour ne parler que d'Yvonne Bridier — Odile Gardrat avait démissionné pour raisons personnelles — elle a non seulement enseigné l'anglais ancien avec beaucoup de compétence, mais elle a fondé et assuré brillamment à Paris-IV les deux enseignements de lexicologie et de traductologie.

ML. Et à vous, on n'a pas encore pardonné de n'avoir pas passé le concours ?

MMD. Apparemment non, puisque, récemment, mention critique en a été faite par un collègue et ami dans un ouvrage international.

ML. Huchon a donc réussi à vous convaincre, et vous avez négligé l'agrég.

MMD. Je n'étais pas du tout préparée à aborder des études doctorales, et je me sentais incapable de prendre une décision. Mon père, lui, s'est montré surpris par l'impasse de

l'agrég. Pensant qu'à 23 ans, je pouvais me laisser... disons « manœuvrer », il a pris ses précautions. Il a exposé ses inquiétudes à Huchon qui l'a rassuré, en affirmant que j'avais les capacités requises, que le concours n'était pas indispensable pour l'exercice d'une spécialité, que j'étais destinée à enseigner en Faculté et qu'il veillerait sur ma carrière. Mon destin était tout tracé.

ML. Vous ne pouviez pas prévoir le drame futur !

MMD. D'autant moins que, par la suite, Huchon accentua sa pression. Il m'apprit qu'il prendrait sa retraite soit à la fin août 1942, soit une ou deux années plus tard, compte tenu de ses états de service auxiliaire pendant la guerre de 14¹⁷. Et il ajouta : « Pour vous, le temps presse ; il faut que vous ayez soutenu vos thèses quand ma succession sera ouverte ». Sur le coup, je n'ai pas compris qu'il me proposait de lui succéder.

ML. Lui succéder ! Une fois de plus, vous avez dû être abasourdie ?

MMD. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je lui ai fait répéter trois fois la même phrase. Et il a fini par s'énerver. « Mes collègues d'anglais sont au courant de mon projet, a-t-il dit ; ils sont d'accord, et je me fais fort, le moment venu, d'obtenir un vote favorable de l'Assemblée de Faculté. Mais ne lambinez pas. Il faut faire vite ».

ML. C'était clair, en effet. Mais vous n'étiez pas la seule candidate possible. N'avez-vous pas été étonnée qu'il n'envisage pas la candidature de Fernand Mossé¹⁸, dont vous étiez l'élève ?

MMD. Pas du tout. A mes yeux, Mossé était spécialiste de philologie germanique : gotique, vieux-haut-allemand, scandinave. Et, dans mon ignorance des divers statuts, je croyais que les directeurs d'études aux Hautes Etudes étaient professeurs à la Sorbonne.

ML. Et Paul Dottin ? Vous aviez certainement utilisé ses *Petits manuels de philologie anglaise* ?

MMD. Oui, mais Dottin ne passait pas pour philologue¹⁹. De toute évidence, c'était un littéraire ; on le donnait pour le meilleur connaisseur de Defoe, de Somerset Maugham et de Richardson. Il était déjà professeur à l'Université de Toulouse²⁰, où il avait décidé de s'investir. De plus, Huchon ne recommandait pas ses précis.

ML. Et Joseph Delcourt ?

MMD. Il était spécialiste de Thomas More, et ce n'était pas un universitaire. Certes, dans sa thèse complémentaire, publiée en 1913 et soutenue en 1914, il avait édité et traduit un texte moyen-anglais, jusqu'alors inconnu : *Medicina de quadrupedibus*. Mais on n'a reparlé de lui dans le domaine philologique qu'en 1946, à l'occasion de son ouvrage sur *Geoffrey Chaucer* (éd. Aubier). En fait, il ne s'est révélé comme anglo-saxonisant qu'à l'âge de 72 ans, après avoir pris sa retraite, en publiant une *Initiation à l'étude historique de l'anglais*, alors que j'étais déjà docteur²¹. A la veille de la guerre, Mossé seul avait toutes les chances.

ML. Aujourd'hui, à la lumière de l'Histoire, croyez-vous que Huchon vous ait choisie pour écarter Mossé ?

MMD. Huchon était un homme d'honneur. Après sa mort, ses collègues m'ont appris qu'il avait eu à se plaindre de Mossé — je n'ai pas su en quoi —, mais lui-même n'a jamais prononcé le moindre mot défavorable à l'encontre de celui dont je parlais d'ailleurs avec admiration. A mon avis, il ne tenait pas à ce que je dépende de Mossé. En effet, le 30 décembre 1939, dans une lettre relative à mon sujet de thèse complémentaire, il m'écrivait qu'il s'efforcera « d'obtenir de M. Jolivet, qui est au courant de la philologie germanique en général, d'en accepter le rapport *pour la forme* » (il avait souligné ces derniers mots). Ce dont je suis certaine, c'est qu'il était incapable de se venger basement, en se servant de moi comme d'un jouet. Madame

Huchon m'a écrit spontanément en 1940 qu'elle « savait en quelle haute et affectueuse estime il me tenait »²². Et je crois qu'il était sincère, parce qu'il avait trouvé en moi un disciple.

ML. Un vrai disciple : vous avez défendu sa mémoire ; vous l'avez soutenu fidèlement, quel que fût votre sentiment intime.

MMD. Mon sentiment intime était et reste la reconnaissance : je lui dois tout.

ML. Vous lui devez aussi bien des déboires. Son suicide vous a beaucoup nui.

MMD. Son suicide est un acte patriotique, par excellence. Dans la même lettre, Madame Huchon m'avertissait de la disparition de son mari, « survenue » — je cite — « le jour même de l'Armistice »²³, en une petite commune du Lot-et-Garonne²⁴ où la vague des reculs devant l'ennemi nous avait échoués. Brisé de fatigue, meurtri dans ses plus chers espoirs, il n'aura pu résister au choc final, et il nous a quittés pour ne plus revenir... les enquêtes n'ont retrouvé aucune trace... ». En effet, il a fallu des mois pour découvrir le corps. Quand arriva la rentrée universitaire, il parut impossible aux autorités d'attendre plus longtemps pour assurer les cours de philologie.

ML. C'est alors qu'on fit appel à vous.

MMD. Oui. A ma grande surprise, car je n'étais pas docteur. Ma thèse principale était presque achevée. Mon nouveau directeur, Floris Delattre, spécialiste de la Renaissance et familier du moyen-anglais²⁵, m'avait demandé de supprimer les chapitres sur la langue d'Ælfric qui lui était trop étrangère ; c'était un allègement important. Quant à ma thèse complémentaire, elle avait dû changer de titre ; elle ne concernait plus l'évolution de la langue d'après les manuscrits des *Catholic Homilies* et des *Lives of the Saints* d'Ælfric. Consacrée maintenant aux éléments latins dans les poèmes de Cynewulf, elle en était à ses débuts. Louis Cazamian²⁶, qui en avait pris la charge parce que, travaillant avec Legouis jadis, il s'était intéressé à la poésie médiévale, me laissait une liberté absolue, tout en se tenant informé des moindres détails. Quant aux aspects théologiques et canoniques, ils étaient contrôlés par Gabriel Le Bras²⁷, historien de l'Eglise, fondateur de la sociologie religieuse, qui enseignait à la Faculté de Droit et qui m'apportait un appui inestimable.

ML. Vous ne vous sentiez pas trop défavorisée par l'absence de Huchon ?

MMD. Je pouvais m'en sortir. Ce n'était pas insurmontable.

ML. Comment avez-vous accédé à sa suppléance ?

MMD. Je ne pouvais pas être nommée « suppléante » sans être docteur, et le corps des assistants n'était pas encore créé ; il ne l'a été qu'en 1942. Mais l'Assemblée de Faculté a accédé sans problème à la demande du Directeur de l'Institut d'anglais, soutenu par ses trois collègues, Floris Delattre, Charles Cestre²⁸ et Edouard Guyot²⁹. On m'a accueillie comme « chargée de conférences auxiliaires », titre inventé pour la circonstance³⁰. Ces Messieurs — éclairés sur ma personne — ont accepté la présence d'une femme, une jeune fille, dans leur sein ; ils m'ont admise à toutes les séances qui les réunissaient.

ML. Vous n'en étiez pas surprise ?

MMD. Pas tellement. J'étais habituée, à l'Institut Catholique, à être reçue avec égards par le Recteur, le Vice-recteur, le Doyen de la Faculté des Lettres, et leurs amis les plus en vue. J'avais été gâtée sans le savoir. Ces hommes illustres me traitaient sans aucune distance ; l'accueil des professeurs de la Sorbonne me parut normal. Je n'ai pas mesuré l'insolite de la situation.

ML. Et vous avez commencé à enseigner.

MMD. J'ai fait mon premier cours le 3 janvier 1941.

ML. Vos impressions ?

MMD. A la fois le sentiment d'un immense honneur, et une crainte difficile à décrire. Il y avait si peu de temps que j'avais cessé d'appartenir à la masse des auditeurs. Mais, depuis l'automne 1938, je ne fréquentais plus les amphis des anglicistes ; personne ne pouvait me reconnaître, hormis l'appariteur en chef qui avait l'habitude de me voir un peu partout depuis environ six ans et qui maintenant allait m'introduire solennellement jusqu'à la chaire, moi, une femme et si jeune. Il était impressionné ; moi aussi. Pourtant, avant d'accomplir ce cérémonial aujourd'hui abandonné, une idée me vint. Et si, pour capter l'ambiance, je me mêlais incognito quelques minutes aux étudiants, agglomérés devant la porte ? Mon âge me permettait de passer inaperçue, et ce « bain de foule », selon l'expression actuelle, me réconforta en me faisant rire. Deux garçons surtout discutaient ferme : « D'où a-t-on bien pu sortir la "vieille bique" qui va succéder au "sanglier" ? » Le « sanglier », c'était Huchon, d'après la formule en usage ; la « vieille bique », c'était moi. Je me rappelle, non sans amusement, la gêne de ces plaisantins lorsqu'un peu plus tard, les ayant repérés dans l'auditoire, je les regardai avec un brin d'ironie. C'était assez plaisant !... Une sorte de pressentiment me fit aussi remarquer un jeune homme dont la personnalité était frappante ; il allait être le cacique de la promotion 41 - 42 : il se nomme Sylvère Monod, et c'est l'illustre dickensien du XX^e siècle.

ML. Vous avez eu beaucoup d'élèves de cette trempe ?

MMD. Je ne compte plus les célébrités. Et parmi les gens de valeur, ou même « les obscurs, les sans grade », il y a de très nobles esprits et bien des cœurs généreux. J'ai eu beaucoup de chance d'en réunir tellement autour de moi.

ML. Ils ont eu aussi beaucoup de chance de vous rencontrer.

MMD. Au fait, Sylvère Monod a assisté à ma soutenance de thèses.

ML. Il paraît que ce fut épique.

MMD. Certes. Mgr Calvet avait coutume de dire, non sans humour, que seule la soutenance de Bossuet, dont le jury s'était coupé en deux et séparé, avait été plus retentissante !

ML. Que s'est-il passé exactement ?

MMD. J'étais convoquée pour le samedi 9 janvier 1943, à 13 h 30, en la salle Louis Liard. Environ une semaine avant cette date, Cazamian m'annonça que le Doyen de la Faculté des Lettres « exigeait » la présidence du jury. « Vendryès ? », dis-je. « Le plus grand celtisant ! Quel honneur ! ». Caza pinça les lèvres : « Voyons, ne soyez pas naïve ! Vendryès n'a cure de vous honorer : il défend son ami Mossé avec acharnement, et son attaque va être sans merci ».

Ces paroles me remplirent d'étonnement. J'ignorais tout de l'affaire ; je ne savais pas que Mossé comptait légitimement succéder à Huchon, mais que l'opposition de l'Institut d'anglais lui barrait la route et que mon existence était un danger pour lui. Cazamian me donna tous les détails : il m'apprit que de graves manifestations d'hostilité ou de dédain, de la part de Mossé, avait jadis provoqué l'inimitié de Huchon et continuaient à se propager après sa mort. Il ne pouvait être question de nommer l'offenseur dans la chaire de l'offensé. Delattre, ami intime de Huchon, corrobora ces dires. J'approuvais en silence, d'autant que Mossé m'avait reproché de maintenir dans mes cours l'enseignement de Huchon (la classification des verbes en particulier), et que, devant mon refus d'appliquer immédiatement ses méthodes personnelles, il m'avait menacée : « Continuez ainsi ! Vous verrez à la soutenance ». Sans chercher à m'informer plus avant, j'adoptai donc le point de vue des anglicistes. Tous séparément

me firent savoir qu'ils mettaient leurs espoirs en moi et que je devais absolument triompher.

ML. Vous n'avez pas songé qu'il pouvait s'agir d'un coup fourré et que vous étiez utilisée contre Mossé, plutôt qu'honnêtement choisie ?

MMD. Un traquenard ? Cette idée ne m'est pas venue ; et je ne l'ai eue que bien plus tard, en réfléchissant aux réactions et aux mobiles de mes adversaires. Si le doute m'a effleurée, ce n'est pas à l'égard de Huchon ni de Cestre. En ce qui concerne les autres collègues, je préfère ne pas me prononcer.

ML. Alors, la soutenance ?

MMD. Une épopée, vous l'avez dit... Entre les mains de Vendryès, j'ai nettement vu des pages de notes couvertes de l'écriture de Mossé, que j'ai reconnue. Et je ne comprends toujours pas comment un érudit aussi éclairé a pu accumuler tant d'observations futiles ou même ridicules. Il est vrai que, privée de sa partie linguistique, ma thèse sur *Ælfric* était devenue la première thèse principale de littérature et civilisation anglaises du Moyen Âge présentée en France. Et son contenu n'était pas dans l'optique de Mossé, qui ne s'intéressait qu'à la langue ; l'enseignement de « littérature et civilisation » a été fondé par moi, 26 ans plus tard, en 1969.

ML. Des observations ridicules, dites-vous ? Comment réagissait l'assistance ?

MMD. L'assistance, importante, est allée jusqu'aux rires. Je n'ai pas pris de notes, mais je me souviens d'une question saugrenue : « Mademoiselle, quel est ce signe spécial — ce n'est pas une rune — qui se trouve page tant » ? Et, après recherche, je répondis d'un ton neutre : « Monsieur le Président, c'est un point-virgule à l'envers, une faute d'impression³¹. J'aurais dû la corriger ».

ML. Cocasse, en effet.

MMD. Le comique est allé jusqu'à l'odieux, au point qu'une très haute personnalité ecclésiastique présente — était-ce le cardinal Suhard³² ? — décida de se retirer ostensiblement pour marquer sa réprobation devant l'hostilité qui se manifestait contre moi.

Mes directeurs, Delattre et Cazamian, ont été parfaits. Tout en agrémentant son exposé de commentaires ironiques selon son habitude, Gabriel Le Bras a fait remarquer que je révélais aux canonistes des textes inconnus d'eux. Et tout le monde attendait avec impatience l'intervention du spécialiste de vieil-anglais, c'est-à-dire Emile Pons³³, maître de conférences à Strasbourg, replié à Clermont-Ferrand en 1940, nommé chargé de cours à Paris en 1941-1943, et promu maître de conférences, trois jours avant ma soutenance, à mon insu évidemment ! Par malheur, depuis son oral d'agrégation en 1910, Pons présentait quelques troubles de la mémoire et certaines défaillances de l'attention. Il se fatiguait vite. Or, l'épreuve durait, durait... depuis 13 h 30. Il était près de 20 heures quand vint son tour de parole. Épuisé, Pons déclara forfait. Ravi de cette défection, due à l'extrême lassitude, non à l'hébétement, mais qui faisait tellement bien son affaire en me privant d'un important appui, Vendryès leva la séance. En me levant aussi, j'eus un malaise et perdis connaissance. Rien d'étonnant : je m'étais empoisonnée avec des champignons, trois jours auparavant ; j'étais à jeun, soutenue par des prises de caféine que me passait une amie médecin, installée non loin de moi ; et j'avais résisté jusqu'au bout de mes forces à un traitement assez inhumain.

La délibération fut très longue, la lutte âpre. Malgré l'unanimité en ma faveur des quatre professeurs inébranlables dans leur opinion, le doyen Vendryès opposa son veto — c'était alors son droit — à l'attribution de la mention la plus haute, veto qui me condamnait en principe à ne jamais accéder à l'enseignement supérieur.

ML. Vous deviez être effondrée.

MMD. Oui, et l'attitude de Vendryès me paraissait indigne. Je lui demandai audience dès le lendemain pour faire le point. Il me reçut, non sans sympathie, m'affirma qu'il ne s'opposerait pas à ma présence subalterne parmi les enseignants de l'Institut d'anglais, et termina en exprimant le regret que je n'aie pas été son élève. J'étais indignée, et je répondis sans la moindre prudence : « Monsieur le Doyen, j'ai été l'élève d'un honnête homme ; je ne serai jamais la vôtre ». Cette réplique péremptoire laissa mon interlocuteur déconcerté, mais assez admiratif devant un caractère qu'il qualifia d'« intrépide ». Je dois dire que, plus âgée, j'ai compris son point de vue et admis sa position : il avait défendu l'avenir de son ami qui, à ses yeux, pâtissait d'une criante injustice et dont les mérites scientifiques étaient énormes, alors que je n'avais pas encore fait mes preuves. Comment aurait-il pu agir autrement ?

ML. Et à Mossé, qu'avez-vous dit ?

MMD. Rien. J'ai cessé de fréquenter ses cours. Deux ans plus tard, paraissait la première partie de son *Manuel d'anglais du Moyen Âge*³⁴. Je recommandai cet ouvrage aux étudiants et j'en adoptai totalement la méthode, parce que je l'estimais supérieure à celle de Huchon. Ce n'était que justice et honnêteté intellectuelle.

ML. Et vous avez poursuivi votre enseignement ?

MMD. Sans problème. En effet, les quatre professeurs qui m'avaient défendue avaient fait immédiatement une démarche auprès du Directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Education Nationale. Ils s'étaient élevés officiellement contre la décision de Vendryès, qu'ils estimaient inadmissible, et ils avaient demandé d'urgence mon inscription sur la Liste d'Aptitude à l'Enseignement Supérieur³⁵. Je fus inscrite en novembre 1943 ; l'accès à une chaire en Faculté m'était donc permis, à plus forte raison un emploi auxiliaire. Mais l'affaire restait mystérieuse, rien n'était élucidé. On s'attaquait maintenant, sous le manteau, à l'existence de l'enseignement lui-même et non plus à l'enseignant ; des bruits couraient sur la suppression, pure et simple, de la philologie anglaise dans le cursus universitaire. Gabriel Le Bras m'écrivait, le 23 août 1943 : « Toute cette histoire est bien équivoque. Il est clair que M. le Directeur de l'E.S. n'a aucune idée personnelle sur l'anglo-saxon. Il y a un inspirateur. Qui ? [...] M. le Ministre³⁶, si soucieux de maintenir toutes les chaires de haute culture, doit être averti de ce qui se trame et de l'importance de l'anglo-saxon ». Dès lors, moi, simple « auxiliaire », alors que les professeurs baissaient les bras, je commençai à me battre pour sauver la discipline menacée, amputée pour un temps du vieil-anglais, et je n'ai jamais cessé de le faire durant la guerre et... bien après !

ML. Les anglicistes médiévistes actuels savent-ils ce qu'ils doivent à de tels efforts ?

MMD. Certains en sont conscients : mon successeur, André Crépin³⁷, l'écrivait dans son Introduction au volume qui m'a été offert en hommage lors de mes 85 ans.

ML. Et vos thèses ont été accueillies favorablement.

MMD. Je n'ai pas à me plaindre. À l'Académie française, le 11 mars 1944, Henri de Monfort acceptait l'envoi de mon ouvrage sur Ælfric, et Mgr Georges Grente, archevêque du Mans, qui présentait le livre, m'annonça le 3 août qu'il avait été couronné, tandis que le volume sur Cynewulf recevait le prix Darracq. D'autre part, sur le plan administratif, aucun obstacle ne m'empêchait plus d'accéder à un poste en province.

ML. Pourtant vous n'avez jamais quitté Paris. Certains s'en étonnent.

MMD. Ce n'est pas faute d'avoir cherché à le faire. J'ai sollicité Strasbourg en vain, en 1956, après le départ de Pons qui prenait sa retraite et dont la succession m'était

fermée. Mais, en juin 1943, j'avais déjà posé une première candidature à Strasbourg, (c'est-à-dire Clermont-Ferrand, au temps de l'Occupation). Cette candidature était assortie, selon le conseil de mes maîtres, d'une demande de détachement à Paris. Elle a été repoussée en raison du manque de crédits à Strasbourg, mais surtout à cause de refus d'André Koszul³⁸. Ce dernier, en effet, cédait à la pression de Delattre et de ses collègues qui, prudemment, voulaient me garder à côté de Pons dont les déficiences étaient célèbres. Attention ! Je dis bien « déficiences » et non « incapacité ». Il ne s'agissait pas pour moi de doubler un débile, ou un gâteux !

ML. Crépin porte sur Pons un jugement fort désinvolte. Il écrit : *“Pons had unfortunately turned senile, perhaps yielding to the obsession of Swift, who feared to rot like fish, from the head”*. Vous avez bien connu Pons. Que faut-il penser de cette remarque ?

MMD. Cette remarque est avilissante ! J'ai enseigné durant 14 ans à côté de Pons ; je l'ai aidé, entouré, épaulé ; et je l'ai très bien connu. Il ne « pourrissait pas par la tête ». Comment peut-on se gausser, avec des mots pareils, d'un des premiers anglicistes médiévistes, spécialiste indiscuté de Swift ! Pons était fantaisiste et farfelu. Souvent perdu dans un rêve, il incarnait assez bien le « professeur Nimbus ». Mais il n'était en rien sénile.

ML. J'en suis persuadé. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec certains de ses anciens « thésards » qui l'appréciaient beaucoup.

MMD. Il était terriblement étourdi et distrait : il oubliait les paquets de copies dans le métro, par exemple, et quand il n'avait plus de place pour écrire sur le tableau, il écrivait sur le mur. Il riait le premier de ses extravagances. Mais il lui fallait absolument un contrepoids, et j'étais seule à pouvoir tenir ce rôle. J'ai dû rester à la Sorbonne pour rétablir l'équilibre. À l'époque, ce n'était un secret pour personne.

ML. Donc, au moment où Pons a pris sa retraite, en 1956, sa succession aurait dû vous revenir.

MMD. En effet. Malheureusement, il y a eu l'affaire Culioli.

ML. A laquelle votre prédécesseur, André Crépin, fait allusion.

MMD. Antoine Culioli et André Crépin, tous les deux Normaliens, sont presque du même âge ; l'un est né en 1924, l'autre en 1928. Toutefois, après avoir eu successivement pour directeurs Pons et Fourquet, Crépin a terminé sa thèse sous la direction de Culioli³⁹, qui avait lui-même obtenu son doctorat en traitant de sujets médiévaux⁴⁰. D'où des liens de cordialité entre ces deux personnalités de valeur. Or il advint, Emile Pons étant professeur, que, de 1949 à 1953, Culioli fût nommé assistant et chargé des cours de moyen-anglais en licence, tandis que j'assurais les cours de vieil-anglais. Déjà tourné vers l'orientation qui allait faire de lui « un phare de la linguistique en France »⁴¹, Culioli ne prit nullement en compte l'incapacité des étudiants à recevoir un enseignement abstrus, exposé d'une voix peu audible et dans un jargon incompréhensible⁴². Il rencontra aussitôt une vive hostilité de la part de son auditoire, sans cesse manifestant. Un chahut monstre régnait. Et, par malheur, des pétitions, signées abondamment, se mirent à circuler durant mes propres cours contre l'enseignant inapprécié. J'eus la bonne fortune d'intercepter quelques-uns de ces libelles. Hélas, pas tous ! L'un d'eux fut envoyé directement au Ministère, et le scandale à la Faculté fut grand.

Que croyez-vous qu'il arrivât ? On m'accusa tout simplement d'avoir voulu éliminer un rival et d'avoir fomenté ces mouvements ! J'aurais joué de mon influence pour soulever la horde estudiantine contre un génie méconnu ! Evidemment, les étudiants, qui étaient bien placés pour savoir à quoi s'en tenir, prirent ma défense, ce qui me desservit plus

encore. Les avanies à mon encontre atteignirent leur comble. J'étais seule ; j'avais une nature discrète, trop digne pour pratiquer la flagornerie envers les « patrons » régnants ; mes maîtres avaient quitté la scène ; et Pons, qui m'estimait, mais qui approchait de la retraite et dont les forces déclinaient, était incapable de trancher avec autorité. Je me défendis sans faire d'éclats, je fus soutenue par certains professeurs dont je n'attendais aucun secours, et la tourmente fit long feu. Mais il n'y a pas de feu sans fumée... En 1956, au moment du départ de Pons, je revois encore le regard inquisiteur du doyen Aymard⁴³ qui me jaugeait, tout en questionnant : « Au moment où l'on a fait appel à M. Pons pour occuper la chaire de philologie, vous a-t-on promis sa succession ? Si oui, nous vous nommerons ; dans le cas contraire, nous ferons droit à une autre candidature ». Je répondis selon la vérité : aucune promesse écrite ne m'avait été clairement faite.

ML. Et vous avez été repoussée une fois de plus.

MMD. Oui. Ma carrière a continué à stagner. Une telle situation était désespérante ! La victime, ce n'était pas Culioli, c'était moi.

ML. Certainement... Le champ de l'enseignement supérieur s'était tellement modifié depuis 1945. L'expansion universitaire augmentait d'année en année, et la linguistique faisait une percée vigoureuse, en s'opposant au comparatisme et à la diachronie. Il est vrai qu'en 1953, Jean Perrot, dans un *Que sais-je ?* très modéré, avait tenté de réunir sous l'unique vocable de « linguistique » les divers aspects des deux écoles adverses ; il avait rassemblé, sans les dissocier, la description des langues, leur histoire, leur comparaison et leur évolution, leur structure et leurs conditions de fonctionnement. Comportement habile ou généreux ! Mais la lutte avait pris de l'ampleur. C'était le terrain où pouvait grandir Culioli — celui qu'A. Crépin surnomme « Culioli-la-Révolution »⁴⁴ — alors que vous, philologue, vous deveniez « Dubois-la-Tradition » ; et vous commenciez, n'est-ce pas, à personnifier l'immobilisme, l'arriéré, le dépassé, le poussiéreux ?

MMD. Exactement ! Je devenais déjà le philologue que décrit au XVII^e siècle J.M.

Dilherr : « un rat de bibliothèque, chargé de poussière et d'ans »⁴⁵, c'est-à-dire l'image qu'on donne de moi à l'heure actuelle !

ML. « On » ? Qui « on » ? Une seule personne, à ma connaissance ! Aux yeux de la plus grande majorité, vous représentez l'esprit complet que décrit une spécialiste de la philologie à travers les âges, c'est-à-dire à la fois l'érudit et l'historien, l'interprète et le commentateur, le grammairien et le critique⁴⁶.

MMD. N'en jetez plus !

ML. Mais si, si, j'en jette ! Et avec des mots savants, à faire pâlir Culioli : « philologue » inclut « scholiaste », « polymathe », « philomuse », « psychagogue » ! Et pourquoi me priverais-je de citer Pascale Hummel, qui résume une multitude d'opinions : « Le philologue délie et relie : il est l'artisan du symbole, l'artisan du signe. [...] Le philologue est parfait, lorsqu'en lui et par lui le *logos* rencontre le *logos*, lorsque le dessous et le dessus de la langue par son truchement manifestent leur complémentarité. Il est le révélateur des ressemblances, la passerelle du sens, [...] l'homme de l'accord parfait, l'orchestrateur des significations dévoilées »⁴⁷.

MMD. Portrait trop enthousiaste, éthique et idéal !... Est philologue tout « ami de la langue » ; je le suis profondément, ce qui me permet de reconnaître et d'apprécier les linguistes dans leur science et leur art.

ML. On vous a toujours dite hostile à la linguistique.

MMD. Je ne suis hostile à aucun savoir, s'il est solide, profond et clair. Mais je supporte mal les enfonceurs de portes ouvertes qui se signalent par l'expression grandiloquente d'idées simplistes.

ML. Vous songez à qui ?

MMD. A personne... Surtout pas à Tesnière, Gougenheim, Pottier, Martinet, Guillaume, ni d'autres. Je pense surtout aux divergences entre des écoles qui auraient pu s'entendre avec un peu de bonne volonté, alors que, par exemple, à l'intérieur du structuralisme, générativistes et fonctionnalistes s'affrontaient. Comment les classicistes, atteints, voire éliminés, auraient-ils eu plus de grandeur d'âme ? Je me demande encore pourquoi nous n'avons pas pu cohabiter. Comme nous sommes loin du génie de Gaston Paris⁴⁸, « chez qui on ne saurait dire s'il faut admirer davantage le philologue ou le linguiste »⁴⁹ !

ML. Votre maître, Huchon, était-il, comme Gaston Paris, un disciple des Allemands ?

MMD. Indirectement, par l'intermédiaire des publications et par contact épistolaire. Je sais qu'il était, ou avait été, en relation avec Karl Luick, professeur à l'Université de Vienne, auteur d'une *Historische Grammatik der englischen Sprache*⁵⁰, qui se présentait comme un véritable monument. Mais il ne faudrait pas croire qu'Huchon était, comme moi, un « arriéré poussiéreux », capable uniquement de répercuter les leçons des érudits d'Outre Rhin et d'Outre-Manche. Ses deux livres sur *l'Histoire de la langue anglaise*⁵¹ présentent l'un et l'autre une originalité indiscutable. Le premier tome, consacré au vieil-anglais, dépasse le plan traditionnel de la grammaire proprement dite (phonétique et morphologie) pour embrasser d'autres points de vue, non étudiés auparavant : le vocabulaire, la syntaxe et le style. En 1923, c'était une innovation de taille.

ML Est-ce là ce à quoi Mossé fait allusion à travers son observation à double sens : « La deuxième partie [du tome I] est très utile »⁵² ?

MMD. Eh oui ! Comme si la première partie ne l'était pas !... D'autre part, le tome 2, consacré au moyen-anglais, sortait totalement de l'ordinaire. Il suivait un plan, constamment et à la fois, chronologique, régional et dialectal ; et son contenu reposait sur une lecture minutieuse des documents cités, suivie d'une critique toute personnelle. En 1930, c'était une nouveauté marquante, par rapport au traitement habituel de ce genre d'entreprise, qui se fondait sur des recherches antérieures, tenues pour définitives et adoptées aveuglément. Cette fois, Mossé reconnaît l'existence dans ce livre de « renseignements précieux »⁵³.

ML. Mossé se démarque-t-il nettement de Huchon en faisant plutôt œuvre de linguiste ?

MMD. Il convient de nuancer, je crois. Mossé publie entre 19 et 22 ans après Huchon ; il a en main une documentation abondante qui faisait défaut à son devancier. Les orientations des deux périodes divergent parfois sur certains points, et la comparaison entre ces deux savants est vouée à l'échec.

ML. En effet, ils ne sont pas contemporains.

MMD. A posteriori, Huchon a été étiqueté « néo-grammairien », alors que, détestant « l'atomisme », il envisageait la langue comme un « tout » décomposable, sans prétendre qu'elle puisse être construite par les éléments de sa composition. Il était historien de l'anglais, mais les lois évolutives qu'il suivait admettaient sens et souplesse. Il ne s'en tenait pas uniquement à l'aspect matériel du langage, il en évoquait parfois la partie psychologique. Mossé suivait les mêmes théories fondamentales, mais il avait à sa disposition une structure plus adéquate. Il était aussi historien, théoricien, mais il disposait d'une science mieux éprouvée, mieux exprimée, d'un vocabulaire

technique mieux formé, dont il pouvait dresser un glossaire⁵⁴. Ses livres ont passé, à juste titre, pour exceptionnels à son époque.

ML. Est-ce la raison qui vous a détournée de publier plus tard un manuel rédigé selon vos propres conceptions ?

MMD. Pas du tout. Mais, très vite, certains éditeurs m'ont commandé des ouvrages. Malory était à la mode ; Aubier me demanda un volume pour sa collection bilingue des classiques étrangers ; ce livre⁵⁵, qui exigeait une grosse documentation, parut en 1949. Et, dès 1946, le hasard avait voulu que le professeur Charles Cestre eût l'idée de proposer à André Gillon, directeur de la Librairie Larousse, la rédaction d'une vaste grammaire anglaise dont il serait l'auteur. A. Gillon accepta, à la condition qu'un collaborateur, jeune et actif, fût engagé par Cestre⁵⁶ vieillissant, afin de donner à cet ouvrage une touche neuve et d'en assurer les remaniements futurs. Et j'eus l'honneur d'être choisie par ce professeur humaniste pour qui, selon la tradition antique, « philologue » était synonyme de « grammairien »⁵⁷. Notre grammaire, « complète » d'après son titre, sinon d'après l'exacte vérité, parut en 1949. Elle était la première à éclairer l'anglais moderne par l'évocation de ses origines et de son histoire. Même sous une forme élémentaire, le procédé était novateur, et l'ouvrage remporta un succès. Evidemment, notre point de vue a été qualifié de « normatif », non sans une pointe de dédain. Pourtant nous ne nous fixions pas sur des raisons étroites, traditionalistes ou « socio-culturelles », ni sur l'observance de « détails destinés à compliquer ce qui est simple », d'après la définition péjorative que donnait de ce genre, il y a quelque trente ans, mon homonyme Jean Dubois⁵⁸. Nous nous rapprochions plutôt de ce qu'il appelait la « véritable grammaire normative » qui dégage « des règles fondamentales à ne pas transgresser » si on veut obtenir une « maîtrise de la langue ».

ML. Vous n'aviez évidemment pas le temps de vous consacrer à une autre publication.

MMD. J'étais très occupée. D'autant que Robert Schuman, père de l'Europe, me demanda d'organiser une sorte de « couverture » pour réunir secrètement les dirigeants de huit nations, intéressées par le projet. C'est pourquoi j'ai mis sur pied le Congrès international de Saint Colomban à Luxeuil en 1950, qui me demanda plus d'un an de préparation, sans compter la rédaction d'une vie de Saint Colomban⁵⁹, l'élaboration des Actes⁶⁰ du Congrès et la composition d'un « Mystère » en vers⁶¹, joué lors des célébrations au théâtre de verdure.

ML. Cet épisode, disons « politique », aurait pu orienter votre vie de façon toute différente. Y avez-vous songé ?

MMD. Travailler auprès de Robert Schuman m'eût convenu, car j'admirais son honnêteté, son désintéressement, son sens de la patrie élargi à des dimensions jamais atteintes. Mais il était au centre d'un mouvement qui m'était étranger, et je n'avais pas le goût de la chose publique.

Non, je suis restée universitaire, sans le moindre regret, d'autant plus que Larousse m'accaparait encore. Cette fois, c'était dans le domaine lexicographique. Je dirigeais, avec trois collaborateurs des plus compétents, (Barbara Shuey qui devait rentrer aux Etats-Unis, Denis J. Keen dont la carrière s'est déroulée à l'Université de Paris III, et L. Crocker que j'ai perdu de vue) la rédaction d'un bilingue bilatéral⁶², en langue américaine. Entre 1951 et 1955, parallèlement aux efforts des linguistes⁶³, j'abordais la confection d'un dictionnaire avec le souci d'une présentation scientifique de la matière lexicale. Cette façon de voir qui me tenait à cœur, il fallait la mettre en action, et surtout la faire accepter par l'éditeur, chose peu aisée⁶⁴. Il en sortit le gros dictionnaire bilingue, anglais cette fois, qui devint le « Dubois »⁶⁵, diffusé en France, en Angleterre et

aux Etats-Unis, de 1960 à 1993. Le travail avant publication, avec sept collaborateurs remarquables, dura six ans. Puis, sans trop attendre, Larousse me sollicita à nouveau pour la composition d'un dictionnaire de locutions anglaises⁶⁶, que l'orientation des utilisateurs ne permit pas de présenter linguistiquement, ce qui aurait été scientifiquement souhaitable, mais commercialement inopportun. Encore au moins cinq ans de labeur !

ML. Vous n'aviez, en effet, pas le loisir d'écrire un manuel d'anglais ancien.

MMD. Les ouvrages de Mossé étaient en circulation ; une nouvelle entreprise paraissait sans objet à l'époque, ce qui n'était plus le cas dans la dernière décennie du XX^e siècle lorsqu'André Crépin fit paraître ses *Deux mille ans de langue anglaise*⁶⁷. Il présente l'histoire de la langue « à la fois dans sa dimension historique et dans son fonctionnement linguistique », et son ouvrage est la réussite manifeste d'une difficile alliance. En revanche, dans les années 60, l'aspect littéraire du Moyen Age anglais restait inconnu en France ; les PUF m'ont demandé sur ce sujet un volume⁶⁸ qui s'est révélé utile quand j'ai créé l'enseignement correspondant.

ML. Vous avez eu également une activité artistique et littéraire ?

MMD. Oui, dans ma jeunesse. J'ai chanté – l'opéra. J'ai écrit des poèmes, des nouvelles, des romans. J'ai été rédactrice en chef d'une revue d'art et de littérature, alors en vue : *Septimanie*. J'ai fait de nombreuses conférences, en auditorium, à la radio, un peu partout. Sans compter mon attachement à l'histoire de l'Eglise et à la théologie qui m'ont donné, et me donnent encore, beaucoup de travail et beaucoup de joies.

ML. Vous êtes multiple.

MMD. D'orientations, oui... Pas de sentiments. Je reste indéfectiblement attachée à ce qui mérite attachement. Je ne suis pas « femme qui varie ».

ML. Il est vrai... Je vous retrouve tout à fait semblable à celle que j'ai connue il y a des lustres.

MMD. La réciprocité est vraie. Merci de ce contact, direct et amical... sans âge.

NOTES

1. Marguerite-Marie Dubois s'adresse ici à son ancien étudiant André Joly.
2. Jules Marouzeau (1878-1964) enseigna parallèlement aux Hautes Études et à la Sorbonne (1925-1943).
3. Le grand francisant Charles Bruneau (1883-1969) était le fidèle disciple de Ferdinand Brunot (1860-1938) qui, à titre de « grammairien de la République », eut droit à des obsèques nationales.
4. Pierre Chantraine (1899-1974), helléniste, était directeur d'études aux Hautes Études, puis il fut professeur à la Sorbonne (1938-1969).
5. Émile Benveniste (1902-1976), directeur d'Études aux Hautes Études, puis professeur au Collège de France (1937), était un célèbre indo-européaniste.
6. Albert Dauzat (1877-1955), spécialiste de géographie linguistique, étymologiste, lexicographe, enseigna à l'École Pratique des Hautes Études de 1910 à 1947, puis il fut professeur à l'Université d'Alger (1947-1948). Dans le journal *Le Monde*, il tint longtemps la rubrique « Défense de la langue française ».

7. Mario Roques (1875-1962), éminent romaniste, « historien du vocabulaire français », fut professeur aux Langues Orientales (1919-1938), président de la 5^e section des Hautes Études (1937-1947) et professeur au Collège de France (1937-1947).
8. Cf. « Linguistique et philologie dans les débuts du CNRS, 1936-1949 », dans *Modèles linguistiques*, Tome XIX-2, vol. 38, pp. 11-29.
9. René Huchon (26 août 1872-25 juin 1940) était le pionnier des études médiévales anglaises.
10. Fernand Baldinsperger (1871-1958) enseignait à la Sorbonne cette discipline rare.
11. Voir J.-C. Chevalier (ci-dessus note 7), p. 21.
12. Cf. « Les Atlas linguistiques de la France par régions » (p. 41) par Marie-Rose Simoni-Aurembou, dans *Modèles linguistiques*, Tome XIX-2, vol. 38, 1998, pp. 37-54. — Ce n'est pas l'absence d'agrégation qui attirait à Dauzat la hargne de Mario Roques.
13. R. Barthes (1915-1980) fut nommé en 1962 directeur d'études aux Hautes Études et en 1977 professeur au Collège de France, où il occupait la chaire de sémiologie littéraire.
14. A.-J. Greimas (1917-1992) fut le pionnier de la sémiotique en France.
15. Cf. « Saussure, Barthes, Greimas » par Michel Arrivé, dans *Modèles linguistiques*, Tome XXI-1, vol. 41, 2000, p. 19, d'après R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Le Seuil, 1975 ; J.-C. Chevalier et P. Encrevé, « La création de revues dans les années soixante : matériaux pour l'histoire récente de la linguistique en France », dans *Langue française*, 63, 1984, pp. 57-102 ; J.-C. Coquet, « Éléments de bio-bibliographie », dans *Recueil d'hommages pour A.-J. Greimas*, John Benjamins, vol. 1, 1985, p. iii-xxxv.
16. Cf. « L'Université, de la Libération à la Crise (1945-1968) » par Gabriel Bergounoux, dans *Modèles linguistiques*, Tome XIX-2, 1998, p. 97.
17. Les professeurs étaient alors retraités à l'âge de 70 ans. — En raison d'une déficience visuelle, René Huchon n'avait pas gagné le front. Il portait des lunettes aux verres très épais, non cerclés, qui laissaient voir des yeux saillants.
18. Fernand Mossé (1892-1956), héros des deux Guerres mondiales, était directeur des études de philologie germanique aux Hautes Études (depuis 1926). En 1936, il était président de la Société de linguistique de Paris. En 1949, il devint, au Collège de France, titulaire de la chaire de langues et littératures d'origine germanique.
19. Le 7 février 1940, Dom L. Gougau (1877-1941) [célèbre bénédictin de St Michæl's Abbey, Farnborough, Hants] écrivait à M.-M. Dubois, à propos de Paul Dottin, fils de Georges Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes : « On n'estime pas beaucoup, je crois, l'ouvrage de Paul Dottin sur l'anglo-saxon ; il est mieux documenté sur *Robinson Crusoe* ».
20. Paul Dottin (20 décembre 1895 - 7 mai 1965) fut recteur de l'Académie de Toulouse du 24 août 1944 au 31 octobre 1963.
21. Joseph Delcourt (8 juin 1872 - 25 décembre 1946), retraité en 1936, mais ayant repris du service en 1944 auprès du lycée Pasteur, à Neuilly-sur-Seine, en raison de la pénurie d'enseignants, publia ce livre chez Aubier en 1944.
22. Lettre du 6 septembre 1940.
23. Le 25 juin 1940.
24. Thivars.
25. Floris Delattre (1880-1950), dix-septémiste par sa thèse sur Robert Herrick, s'était tourné vers la Renaissance et le Bas Moyen Âge. Il dirigea en 1942 chez Aubier, dans la collection bilingue, un volume collectif de traductions des *Contes de Canterbury* de Chaucer. Son introduction (107 p.) manifestait beaucoup de compétence dans ce domaine.
26. Louis Cazamian (1877-1965) était professeur à la Sorbonne dans la chaire de littérature et civilisation modernes de la Grande-Bretagne (1925). De nombreux ouvrages l'avaient rendu célèbre, mais il était connu surtout par *l'Histoire de la littérature anglaise*, écrite en collaboration avec Emile Legouis. Sa notoriété Outre-Manche lui valut une bien utile protection de la part des

universités anglaises, alors qu'il était sanctionné après la Libération en raison de ses prises de position contre les bombardements alliés.

27. Gabriel Le Bras (23 juillet 1891 - 18 février 1970), doyen de la Faculté de droit (1959), membre de l'Institut (1962), spécialiste de droit canon et de droit romain, m'honora de son amitié depuis 1940 jusqu'à la fin de ses jours.

28. Premier américain universitaire en France, Charles Cestre (1871-1958) enseigna à la Sorbonne de 1918 à 1941 [Voir ci-dessus le témoignage d'A. Rist].

29. Edouard Guyot (1884-1948) fut nommé professeur à la Sorbonne en novembre 1922. Docteur en droit (1908), il s'intéressait beaucoup aux questions sociales. C'était lui qui préparait essentiellement au certificat d'Etudes pratiques.

30. Madame Marthe Huchon, quelques mois plus tard, a été elle-même requise pour assurer – ce qu'elle fit avec un exceptionnel brio – les cours de thème que faisait son mari. Elle portait le titre de « lectrice », inadéquat parce qu'il était attribué normalement à des assistantes étrangères et non à un professeur du Secondaire, chargé de cours dans le Supérieur. Mais une telle situation n'existait pas encore : tout a été improvisé en 1941 pour que le certificat de philologie anglaise ne souffrît pas de l'absence de son responsable.

31. Les thèses de doctorat, à l'époque, devaient être présentées imprimées par un éditeur connu ; mes thèses étaient publiées par Droz, en Suisse.

32. Le souvenir de cette marque de réprobation est très net dans ma mémoire. Il ne pouvait s'agir du Cardinal Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique, décédé en 1942. Le manifestant était probablement Mgr Emmanuel Suhard (1874-1949), archevêque de Paris depuis le 11 mai 1940, qui avait entendu parler de moi par son prédécesseur, le Cardinal Verdier, auquel je devais certaines protections lors de déplacements en Angleterre, et que j'avais connu plus tard par l'intermédiaire de Mgr Jean Calvet, devenu Pro-Recteur de la Catho.

33. Emile Pons (26 mai 1885 - 23 avril 1964) avait consacré sa thèse complémentaire à un sujet spécialisé : *Le thème et le sentiment de la Nature dans la poésie anglo-saxonne*, Strasbourg : Librairie Asra, et Paris, Ophrys, 1925. En octobre 1941, il avait quitté la Faculté de Strasbourg (repliée à Clermont-Ferrand) pour rejoindre l'Institut d'anglais de Paris.

34. Ce remarquable *Manuel*, consacré au vieil-anglais, fut publié en 1945 par Aubier en 2 volumes, et couronné par l'Institut (Prix Volney) en 1946. Les deux volumes de la seconde partie, consacrée au moyen-anglais, parurent en 1949 chez le même éditeur.

35. La LAES, alors seule existante.

36. Abel Bonnard (1883-1968) fut ministre de l'Education Nationale du 18 avril 1942 au 20 août 1944.

37. Cf. M.-M. Dubois, *La Chronique d'Ingulf*, Publications de l'AMAES, Nancy, GREDEL n° 4, 2000, p. 10.

38. André Koszul (19 novembre 1878 - 11 septembre 1956) appartint pendant 30 ans à l'Université de Strasbourg, (jusqu'à sa retraite en octobre 1949).

39. Le 12 décembre 1970, Crépin passait une thèse d'Etat sur *Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien*.

40. Thèse principale d'A. Culioli : *Contribution à l'étude du subjonctif et de la coordination en moyen-anglais* ; thèse complémentaire : *Dryden, traducteur et adaptateur de Chaucer et de Boccace* (1960).

41. Selon l'expression d'André Wyss, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, attribuant le Doctorat Honoris Causa à A. Culioli, fondateur d'une Ecole de haut renom, devenu professeur émérite à l'Université Denis-Diderot (ex Paris VII, ex Jussieu).

42. Ce vocabulaire abscons (illustré par des exemples : « instancier, agentivité, analycité, opérateur dual », etc.) pouvait n'être pas apprécié par des néophytes, puisqu'il a été critiqué par le linguiste Robert Godel (« Retractatio », dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1982 — article cité par Simon Bouquet, « Saussure : Paris-Genève, hier et aujourd'hui », dans *Modèles Linguistiques*, tome XXI, fascicule 1, 2000, pp. 6-7).

43. André Aymard (14 mai 1900-11 août 1964), spécialiste d'histoire ancienne, fut professeur à la Sorbonne dès 1942.
44. Cf. *La Chronique d'Ingulf*, op. cit. p. 10.
45. Voir le remarquable ouvrage que Pascale Hummel a consacré « au philologue et à son œuvre », *Philologus auctor*, Berne, Peter Lang, 2003, p. 42 (citation de J. M. Dillherr, *Apparatus philologiae*, Norimbergae, impressis Ioahnnis Tauveri, 1660, pp. 341-341).
46. *Idem*, pp. 50-57.
47. *Idem*, p. 86.
48. Gaston Paris (9 août 1839 - 5 mars 1903), archiviste paléographe, professeur au Collège de France (1872), membre de l'Institut (1876) et de l'Académie française (1896), tenait sa vocation de ses maîtres allemands : Friedrich Diez (Bonn, 1856) et Ernst Curtius (Göttingen, 1857-1858).
49. Cf. Louis Kukenheim, *Esquisse historique de la linguistique française et de ses rapports avec la linguistique générale*, Leyde : Universitaire Pers, 1962, p. 74.
50. Publié à Leipzig, par Tauchnitz, de 1914 à 1929, cet ouvrage, consacré au développement phonologique de l'anglais, incluant les dialectes, était alors l'étude la plus complète sur le sujet.
51. Tome 1 : *Des Origines à la Conquête normande (450-1066)*, Paris, Armand Colin, 1923, et tome 2, *De la Conquête normande à l'introduction de l'imprimerie (1066-1475)*, *idem*, 1930.
52. Cf. Mossé, *Manuel de l'anglais du Moyen Age I- Vieil-anglais*, Paris, Aubier, éditions Mouton, 1945, p. 14.
53. *Idem*, II. *Moyen-anglais*, *ibid.* 1949, p. 12.
54. Cf. le tome I, appendice iii, pp. 187-189.
55. Sir Thomas Malory, *Le roman d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde*, Paris, Aubier, 1948.
56. Il avait alors 71 ans. — Charles Cestre (9 mai 1871-18 novembre 1958) occupa à la Sorbonne la première chaire d'américain, créée pour lui le 5 septembre 1918. De cette date jusqu'en 1946, il se donna sans compter à l'amitié franco-américaine. Après sa retraite qu'il prit le 9 mai 1941, il fut directeur de l'Université des G.I. à la Cité Universitaire (1945-1946) [Cf. ci-dessus le témoignage d'A. Rist].
57. Cf. Suétone, *Grammairiens et rhéteurs*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, X, 2-4.
58. Jean Dubois et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973, p. 342.
59. *Saint Colomban, pionnier de la civilisation occidentale*, Paris, Alsatia, 1950.
60. *Mélanges colombaniens*, Paris, Alsatia, 1951.
61. *Le Mystère de Saint Colomban*, Paris, La Tour du Guet, 1950.
62. *Dictionnaire américain-français, français-américain*, avec trois collaborateurs, New-York, Pocket-Book et Paris, Larousse, 1955. Celui qui aurait été le plus compétent dans cette entreprise, Charles Cestre, m'avait priée de ne pas faire appel à lui, volonté que je respectai strictement.
63. Cf. L. Kukemheim, *op.cit.* p. 151.
64. Il ne fut pas facile, par exemple, d'obtenir l'adoption de la prononciation figurée internationale, ce qui semble tellement évident de nos jours. Etienne Gillon, devenu directeur de la Librairie Larousse à la suite de son père, y consentit avec quelque réticence, mais beaucoup de bonne volonté.
65. *Dictionnaire moderne français-anglais, anglais-français*, avec la collaboration de Charles Cestre, Barbara Shuey, Denis J Keen, W. Ian James, William Maxwell Landers, Roger Shattuck et Margaret G. Cobb, Paris, Larousse ; Londres, Macmillan ; New-York, Mac Graw Hill, 1960. (De multiples rééditions ont eu lieu ; la dernière, en 1981, avec la collaboration de Michèle Beaucourt, Jacqueline Blériot et David Jones, augmenta le dictionnaire de 10 000 mots).
66. *Dictionnaire français-anglais de locutions et expressions verbales*, avec la collaboration d'Yvonne Bridier, Elizabeth Henriot-Grundy, Suzanne Surivet, Denis Mahaffey, Barbara Shuey et George Solovieff, Paris, Larousse, 1973.
67. Ed. Fernand Nathan, 1994.

68. *La littérature anglaise du Moyen Age*, Paris, PUF, 1962. – Non réédité, il a été remplacé par l'excellent volume d'André Crépin et Hélène Tauribya Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Age*, Paris, Nathan, 1993.